

POPE ĆIRA ET POPE SPIRA

**ПОП ЋИРА И ПОП СПИРА
POP ĆIRA I POP SPIRA**

– **Extrait** –

STEVAN SREMAC

Traduit par Laurand Kovacs

Migrations littéraire

N° 20, 1992, p. 77-97

PREMIER CHAPITRE

Dans lequel sont décrits deux popes, deux femmes de popes et deux filles de popes d'un village du Banat dont les paroissiens étaient si pieux qu'ils broyaient gratuitement la farine de leurs popes aux moulins.

Il était une fois deux popes, mais pas ces deux popes qui autrefois demeuraient seuls au monde, chacun se lamentant et se consolant, en pensant qu'il aurait vivoté beaucoup plus facilement si seulement il n'y avait pas eu l'autre ; non pas, donc, ces deux popes, mais deux autres, et ils vivaient dans un village du Banat. Quel est ce village, nous ne vous le dirons pas, afin de

ne pas, à coup sûr, déshonorer ledit village et de ne pas l'exposer au rire, car il n'est pas le moins du monde coupable de tout ce qui sera exposé dans ce récit. De plus, si nous y tenons, à tout prendre, ce n'est pas un village, mais une petite ville. Si grande qu'elle est traversée de bout en bout par la grand'rue et qu'il y a quantité de petites rues, et toutes d'un large ! Aussi aucune n'est-elle pavée et ne l'a jamais été. Au vrai les habitants de Temišvar se moquaient des villageois en disant que les vaches citadines broutaient le trottoir, mais ce n'était qu'une calomnie, car, en fait de trottoir, il n'y en a jamais eu. Quand la pluie tombe et qu'il y a de la boue, les habitants épris de propreté étaient à terre, le long des murs autant qu'il en faut pour que l'on puisse passer de la paille de maïs – de la *tulaja* – et les vaches survenaient, puis, peut-être, créatures incultes, pensaient-elles que cela avait été disposé pour elles, et mangeaient-elles la *tulaja*, qui est, comme chacun sait, leur nourriture : et cela, quelque habitant de Temišvar l'aura vu un jour, et, c'est humain, il l'aura raconté, dès lors on ne laisse aucune paix aux gens, on les taquine sans cesse pour la glotonnerie de leurs vaches. Et cela provoque bien des remous. Il y eut de ce fait de bonnes volées et, mon Dieu, des têtes tendues. Depuis ces incidents on se moque moins d'eux. Particulièrement, ce village, personne, pour rien au monde, n'oserait en faire mention ; bien plus, on chante les louanges de ce lieu sec et si bien égoutté qu'il n'a pas besoin de trottoir ! Cependant, il n'en est pas vraiment ainsi. Au contraire. Devant chaque maison il y a un fossé plein d'eau qui ne se vide jamais, car, lorsqu'il est sur le point de se dessécher, voilà que, obéissant aux prédictions du Grand almanach de Bečkerek, s'abat la bénédiction du ciel ; le fossé se remplit de nouveau comme il était, invitant à la joie et de jour et de nuit. De jour la marmaille du voisinage patauge dans l'eau – et c'est à qui mouillera son pantalon – tandis que, la nuit, c'est un plaisir d'écouter les grenouilles quand elles commencent à chanter. Tout le voisinage identifie ces chanteurs à leur seule voix. Ainsi, par exemple, une grenouille mâle s'égosille de toutes ses forces depuis déjà plusieurs années ; elle a une voix énorme de taureau et on l'entend dans la moitié du canton tant elle est

braillarde. Personne ne l'a dérangée pas même la marmaille espiègle qui, après la pluie était si contente et si joyeuse de pa-tauger dans les flaques ; vraisemblablement elle a atteint là son grand âge, et a suivi les traces de ses ancêtres.

La ville était grande, et les paroissiens pieux si aisés qu'ils auraient pu commodément entretenir non pas deux, mais deux fois deux popes, ainsi que leurs femmes et leurs filles. Les pay-sans étaient des gens pieux, ils tenaient aux fêtes ; les popes leur coupaient leurs galettes, et en recevaient pas mal d'argent. Il y avait au village de bons garçons à épouser et de belles filles à marier ; de même, au village, il y avait bien autant de *korzos* que de fêtes dans l'année, et chaque fête ou dimanche sur un *korzo* ou un autre, on dansait le *kolo* ; aussi, peu à peu, on devenait amoureux l'un de l'autre de la tête aux pieds. Le plus souvent néanmoins, on se réunissait et dansait dans l'enclos de Neca, l'aubergiste, là, sous la tonnelle de mûriers, on dansait le *kolo*. Le cornemuseux joue ainsi toute l'année, et, quand on a cueilli le maïs, on sait très bien quel est le sien. Il ne le sème ni ne le butte, et pourtant il en a en suffisance ; son maïs ne peut souffrir, la sécheresse ne fait rien contre son maïs, on disait au vil-lage quand quelqu'un ne prenait pas soin de quelque chose : « Eh bien ! Il se soucie de cela comme Sovra, le cornemuseux, se soucie de la pluie », ou bien : « Cela lui importe autant que la sécheresse importe à Sovra, le cornemuseux ! » Il ne porte qu'une cornemuse, et pourtant si quelqu'un lui demande : "Où vas-tu, Sovra ? », il lui répond : « Je vais butter le maïs ! » C'est fou ce qu'il savait merveilleusement bien jouer et cligner des yeux, bien qu'il eût le cou tordu. Le secrétaire de mairie de Bečkerek, quand il fait la noce, habituellement après le conseil de révision, ne peut s'en passer ; aussitôt il demande : « Amène Sovra », « Viens, viens, notre bras droit ! » dit monsieur le se-crétaire, et il lui colle un demi-billet de dix sur son chapeau, tandis que Sovra souffle comme un fou pour obtenir l'autre moi-tié. Et dans un *kolo*, quand il s'arrête devant la fille d'un pro-priétaire et qu'il joue, celle-ci sait très bien qui l'a envoyé devant elle, elle se contente d'un regard en biais au ras de terre tout en continuant de broder du pied, jusqu'à ce qu'elle transpire sous

le nez et qu'elle ait comme de petites moustaches de rosée. Et le cœur aussi tressaute autrement que de joie quand Sovra joue. C'est ainsi que, dans le *kolo*, tout le monde est amoureux ; chacun a sa chacune ; et il n'autorise personne à l'approcher ; au point que l'on s'entr'égorge comme de petits chiens chaque dimanche.

Ceux qui tombaient amoureux, le plus souvent se mariaient. Et lorsqu'on arrive aux épousailles, le bonheur n'est pas seulement pour les jeunes mariés et les jeunes épousées, ce n'est pas seulement eux qui reçoivent leur lot de bonheur, mais les autres aussi. Car si Gliša Sermijaš s'amuse bien et se donne du bon temps, alors que personne habituellement ne l'invite aux épousailles –, car lorsqu'il se saoule d'aventure, et c'est chez lui régulier, il oblige tout le monde à chanter la rengaine : « a–a–a–cher frère voisin, si tu veux être gai, tu dois boire avec nous », et il vous verse du vin dans le cou ; il est de toute façon autrement aussi insupportable, – alors, malheur de malheur, si monsieur le pope ne s'amuse pas et ne se donne pas du bon temps, lui que l'on invite constamment et à qui l'on donne la place d'honneur à table, car c'est certainement à cause des épousailles que ce dicton a pris naissance : « Trois cents invités sans pope ne sont rien » –, alors qui s'amusera !?

Et monsieur le curé s'assied à la place d'honneur, et entonne un « La voix divine sur les eaux ». Et après, il ne fait qu'exiger et enquiquiner. Il mange avec ardeur, arrose avec plus d'ardeur mais ce qu'il fait avec le plus d'ardeur encore c'est « prendre des acomptes », il ira jusqu'à dire : « Frère Mija, sans vous commander ; passez-moi donc, s'il vous plaît, dans cette assiette là, ce croupion. Je suis étonné de voir combien tout cela m'est nécessaire ! »

Ou bien s'adressant au secrétaire de Mairie Kipra : « monsieur mon Hôte, je vous en prie, passez-moi quelques-uns de ces beignets, c'est cela dans cette assiette-là ; il me semble qu'ils sont un peu plus dorés et mieux levés. » Et c'est merveille comme chaque pope aime les beignets. D'où tiennent-ils cela, Dieu seul le sait, mais c'est un fait indubitable, connu de chaque

véritable fils de notre sainte Église orthodoxe. Et c'est incroyable et digne d'être relaté, ce que l'un tout comme l'autre pope de cet endroit où se développe notre récit pouvaient manger de beignets. On pourrait ne pas le croire ! Pour l'un de ces deux-là, et c'est sûrement, Dieu m'est témoin, le pope Ćira, on relate que, lors d'une noce, il a avalé une pleine corbeille à linge de beignets, et cela pendant le bref moment où avant le déjeuner il faisait ses compliments à la maîtresse de maison. La maîtresse de maison était debout près du foyer, rouge de chaleur et de contentement que le mariage soit fait et que le gendre soit péché ; voilà qu'elle vous sort et sort les beignets et les jette dans la corbeille derrière elle. Et c'est pendant que la maîtresse de maison est occupée avec le beignet qui crisse dans la grande casserole de fonte, et qu'elle le retourne, que notre pope prend celui qui est dans la corbeille.

– Hé ! Monsieur le curé, vous êtes le diable en personne ! Où sont les beignets ? lui demande la maîtresse de maison étonnée.

– He ! Hé ! Je les ai mangés, chère madame !

– Hein ? Allons ! Vous plaisantez ; où les avez-vous cachés ?

– Eh bien ! Mais je les ai mangés, chère madame !

– Hé ! Pauvre de moi ! Vrai, tant de beignets ?!

– Hé ! Hé ! De vos mains, aucun homme n'en aurait assez !

Et la maîtresse de maison de se taire simplement ; ce qu'elle pensait de lui en elle-même, un pauvre mortel naturellement ne le saura jamais. Mais cela ne le gênait nullement – que ce soir, le pope Ćira, ou le pope Spira – de s'asseoir ensuite à table et de manger de tous les plats l'un après l'autre, avec le reste des invités, ne voulant probablement pas, comme un bon pasteur, là non plus se séparer de ses ouailles confiantes. Mais il est assis comme une pierre, inerte, ou un phare sur la côte, immobile à sa place, tandis que tout, autour de lui, se balance comme les flots de la mer houleuse. Tout, autour de lui, à table, s'agite ; seul, il demeure assis, immuable. L'un se lève pour dan-

ser, l'autre est entraîné ailleurs tandis que le troisième, resté seul, sans l'aide de personne, s'effondre sous la table. On ne se souvient de lui et on ne le trouve que lorsque sa femme le cherche : « Où se trouve mon homme ? », demande la femme jusqu'à ce qu'elle l'ait déniché sous la table. « Hélas ! quel fardeau j'ai là ! », hurle la femme en le relevant. Tandis que monsieur le curé reste assis. En vingt-quatre heures, c'est à peine s'il s'est levé une fois pour voir, dit-il, les chevaux ou le halo dans lequel la lune inscrit ses cornes, ou quel temps il fera le lendemain. Ensuite, il s'assoit de nouveau. De nouveau on change les assiettes, on apporte des verres propres et du vin bien frais nouvellement tiré. Cela dure ainsi jusqu'au coup de *rakija* au miel que l'on boira au petit matin, quand monsieur le curé s'esquivera non sans que les invités ivres, poussés par le grand respect qu'ils lui portent, ne lui adjoignent Sovra, le cornemuseux, pour le raccompagner chez lui.

Ceux qui se marient au village savaient parfaitement ce qu'ils faisaient ; ils connaissaient les devoirs et les obligations de la vie conjugale et son dessein suprême. Les deux messieurs prêtres avaient beaucoup de travail, et partant de gros revenus, en baptisant les enfants nouveau-nés à travers le village.

Il y avait peu de jours où Arcade, le sacristain, ne vint chercher l'un ou l'autre des Messieurs prêtres sans commencer à peu près de cette façon : « Monsieur... Vous êtes prié de venir... On vous attend dans la cour devant l'église pour baptiser l'enfant nouveau-né de sexe masculin de Neca Prekajac. »

Arcade était, de même que le pope Ćira, fâché avec Vuk et ses réformes, par lesquelles l'homme ne peut se distinguer du paysan. Monsieur le curé se rendait à l'église pour baptiser, et après le baptême allait à la maison de l'enfant, où le père le retenait à table. Sur le seuil l'accueillait Neca, nu-tête et un peu honteux, qui lui baisait la main et disait seulement : « Hé ! que voulez-vous monsieur le curé, nous sommes de pauvres pécheurs ! » Et quand il avait bien mangé et qu'il rentrait chez lui, il rapportait des tas de choses, et des serviettes, et des nappes, et des sacs multicolores et de l'argent. Le pope comptait

l'argent, et riait dans sa barbe ; il comptait et disait de l'enfant combien ce petit chrétien était beau et prospère. Tandis que madame la popesse est joyeuse, Bon Dieu ! et aime son pope, comme s'ils étaient tout juste mariés de la veille et qu'elle pense en elle-même : « Je ne le changerais pas même pour le substitut de l'administrateur des domaines municipaux. »

Parfois, monsieur le curé s'étonnait un peu, ma foi, quand Arcade, le sacristain, venait l'appeler pour baptiser.

– Tu dis ? C'est pour qui ? demandait parfois monsieur le curé au sacristain.

Et Arcade hochait humblement la tête, souriait, et tout doucement se frottait les mains l'une contre l'autre, comme s'il se lavait les mains de quelque chose et disait :

– Eh bien ! C'est... pour aller, monsieur, baptiser... voilà... chez Vuja Iros... de sexe masculin... un petit garçon. Il a eu un petit garçon, et gros comme une pomme, solide comme la foudre ! La sage-femme, Frau Cveckenmajerka, dit que de toute sa vie elle n'a encore jamais vu un enfant si solide et si brailard... treize livres et demie, dit-elle, qu'il pèse, et il crie comme un petit taureau. On entend encore le vacarme de la maison chez le garde-vigne. Un prodige...

– Oh ma mère ! Oui, un prodige ! (Comme il s'est dépêché !) Et quand est-ce arrivé ? s'étonne le pope.

– Il y a déjà quelques jours qu'il..., tente d'atténuer Arcade.

– Ça, je sais, je sais, mais encore... Quand était-ce ? En janvier... eh, maintenant nous sommes en juillet. Hee ! dit monsieur le curé en hochant la tête. Vois, je te prie, le diable l'emporte ! Si c'est Iros, il s'est précisément conduit comme un hâbleur ! Ah ! Quels polissons !... Mais cela ne fait rien – ce qui est fait est fait. C'aurait pu être pire, dit monsieur le curé pour excuser ses ouailles.

– Hé ! Hé !... des enfants... des diables. Qu'en savez-vous ? Les enfants grandissent vite, hé ! hé ! dit Arcade en lui tendant obligeamment et humblement son chapeau et sa canne qui avait la forme qu'ont habituellement les cannes d'archiprêtres, et qui

lui avait été apportée par Maître Leksa, marchand de cierges, au retour d'une foire, depuis déjà quelque vingt ans.

Et s'il advenait quelque ennui au village, comme, par exemple, si quelqu'un mourait, malheur de l'un, bonheur de l'autre, monsieur le curé, lui, était toujours bien. Si un riche mourait on l'annonçait par toutes les cloches et les deux popes officiaient, tandis que s'il s'agissait d'un homme pauvre, alors, naturellement, il n'y avait qu'un pope. Il va, il chante un peu, un peu le sacristain et un peu les enfants des écoles, ainsi alternativement. Et pendant que le sacristain ou les enfants chantent, le pope pense en lui-même ou s'entretient en son for intérieur de la condition et des biens du mort, du testament et des héritiers, du procès et des avocats et de tout ce qui est de cet ordre-là. Après l'enterrement le sacristain emporte les vêtements liturgiques et le rituel tandis que le pope éteint et enveloppe la bougie dans un foulard de soie ou d'indienne. Il y en avait de toutes sortes, mais monsieur le curé acceptait de préférence ceux de soie. En plus de cela, au cimetière, il chapardait aux enfants qui célébraient également la messe, portant la croix, les chandeliers et les ornements, toutes leurs écharpes et leurs rubans ; ceci à bon compte, pour quatre centimes de couronne le foulard. « Allons, les enfants », leur disait monsieur le curé, « donnez donc cela au pope et le pope vous donnera une ou deux belles pièces de cinq sous ! » Il achète et envoie le tout à la maison. Ensuite, parmi ces choses, madame la popesse choisissait ce qui lui plaisait ; le reste, quelque Žuža ou Epža, Hongroise bien sûr, l'obtenait en guise de salaire et elle resplendissait tant avec tous ces rubans quand elle traversait la rue, que c'était un délice de la regarder. Elle passait et rendait les gens malheureux, surtout les commis coiffeurs, minces et tout frisés. Eh ! Ma foi, on ne peut éviter, même si l'on a un cœur de pierre, de se retourner à son passage et de donner à l'œil un spectacle agréable et du plaisir. Elle est chamarrée de force rubans comme un port franc des pavillons de différentes escadres. Qu'on sache donc qu'elle est la bonne de monsieur le curé !

Bien souvent, monsieur le curé ne rentre pas chez lui, mais du cimetière il va directement à la maison du défunt pour le repas funèbre. Là sont réunis les voisins éplorés et les parents inconsolables et ceux qui sont heureux des clauses du testament et ceux qui s'apprêtent à plaider pour le faire déclarer nul, et de cette façon, sauver l'âme du cher disparu d'un péché aussi mortel qu'un testament injuste. Monsieur le curé occupe toujours la place la plus en vue. Assis, tout le monde mange. Personne ne dit rien, au contraire, tout le monde se tait et mange et boit, affligé comme il convient à qui ressent un vrai chagrin, une vraie tristesse. Ils boivent pour le repos de l'âme du défunt.

« Eh, mon Proka », ou le nom de quelque autre défunt, soupire Gliša Sermijaš, puis il tend son verre vide pour qu'on le lui remplisse et sa main tremble. « Mon Proka », répète Gliša tandis que sa tête lourde de chagrin lui tombe sur la poitrine, « si le bonheur était au rendez-vous c'est toi qui aurais dû boire pour le repos de mon âme et non moi pour le repos de la tienne. Il était pourtant écrit que ce devait être toi et non pas moi qui me traînerais à travers le monde ainsi sans toi, sans mon ami le plus proche, sans mon frère. Ce bon Dieu aussi, Dieu me pardonne, qui prend ce qui est le meilleur ! Nous voilà, monsieur le curé et moi vivrions nous encore cent ans que nous souffririons encore ! Proka, mon bon camarade, où tu es puisses-tu voir la vie misérable que mène ton Gliša ! », soupire Gliša, puis il finit son verre et pose sa tête sur la table.

Et tous hochent la tête de tristesse et rendent grâce au disparu. Ils révèlent nombre de ses qualités, que beaucoup ignoraient jusqu'alors et celle qui en sait le plus, et qui en raconte le plus long, c'est quelque Vavika ou Betika, quelque Švabica qui se trouvait là tout juste pour aider les hôtes affolés. Elle s'exprime en un serbe de mascarade et apporte la plaisanterie et le rire à cette triste compagnie. Alors, monsieur le curé, se levant dit lui aussi du bien du disparu : « Mon Dieu », dit-il « le village pendant longtemps encore n'aura pas son pareil ; je dis seulement ceci : nous ne remplacerons pas facilement Proka. »

C'est ainsi à peu de choses près que monsieur le curé vivait au village, quant à savoir quel pope précisément je pense qu'il n'était pas nécessaire jusqu'à présent que je le dise, car il est dit depuis longtemps que tous les popes sont identiques, l'un vaut l'autre. Ensuite les règles de la poésie disent qu'il faut susciter le plus possible l'intérêt du lecteur, et c'est, je crois, ce que nous avons jusqu'à maintenant, déjà assez bien obtenu. Maintenant, je pourrais bien sûr dire comment s'appelaient ces deux popes ; ce sont ces deux mêmes popes dont les noms vénérables honorent le titre de ce conte. Ce sont le pope Ćira et le pope Spira.

Mais tous les deux avaient encore un sobriquet ; le pope Ćira s'appelait aussi : pope Hala, et le pope Spira : pope Kesa. Pourquoi appelait-on ce premier pope Hala (c'est-à-dire dragon, saleté, gouffre, latrines – suivant l'accent), vous l'avez appris et le second pope Kesa (c'est-à-dire bourse, sac), vous le saurez.

Ce sobriquet malheureux dont le pope Spira se plaignait tout autant que le pope Ćira du sien, il l'avait depuis longtemps. Si l'on en croit ce que raconte madame la popesse Ćira, et c'est une amie intime de madame Spira, et c'est ce que moi j'ai entendu de sa propre bouche et noté, on peut dire qu'il avait reçu ce sobriquet parce que, il y a longtemps, dans les premières années, jeune pope, oubliant sa charge, voire même son rang, il s'était mêlé à cette foule qui d'habitude assaille la voiture du parrain, en criant : « Parrain ta bourse te brûle ! » Et ce qui est le plus étrange et le plus incroyable dans ce conte, il paraît que lui aussi se propulsait efficacement quand le parrain lança à plusieurs reprises de pleines poignées de monnaie au milieu de la foule : des pièces de vingt centimes et même quelquefois de six sous. On dit qu'un jour, lors d'un tel lancer de pièces de six sous, il se précipita avec tant de fougue et bouscula avec tant de force quelqu'un devant lui que ce malheureux se répandit dans une mare, s'y enfonça la tête la première et y resta planté comme une botte d'oignons. Dès cette époque, on lui donna le sobriquet de Kesa et, encore aujourd'hui, il est toujours appelé ainsi quand il n'est pas là, quoique depuis bien, bien longtemps il soit devenu un autre homme.

L'un et l'autre sont au village depuis longtemps, depuis l'époque même de leur mariage, et ils se sont mariés à peine après avoir quitté le grand séminaire de Karlovci, et ils l'ont quitté il y a vingt ans et plus.

Ils ont pris femme dans ce même village où ils exercent aujourd'hui. Le pope Ćira prit la fille de monsieur le curé et le pope Spira la fille du tuteur de la paroisse ; aucun par amour. Lorsqu'on posait sa candidature pour une paroisse, il y avait beaucoup de conditions supplémentaires que l'on connaissait une fois qu'on s'était inscrit. Tous les deux étaient déjà un peu âgés, déjà grandement des clercs barbus. Ainsi ils acceptèrent cette condition qui leur fut communiquée oralement et ils se marièrent car même le sacristain, prédécesseur du sacristain d'aujourd'hui, Arcade, savait que seuls obtiendraient la paroisse ceux qui voudraient épouser ces deux petites beautés. Ainsi, par conséquent, il ne resta plus aux deux séminaristes accomplis et candidats que de les épouser. Belles elles étaient et belles étaient les paroisses ; ils se marièrent, et ne s'en repentirent jamais.

Depuis lors ils vécurent toujours heureux. Pendant ce temps bien des choses se transformèrent, seule la solidité de leur ménage demeura, toujours la même, malgré les années. De même que le vin de la cave du pope Spira, ou l'eau-de-vie de la cave du pope Ćira qui plus ils vieillissent, plus ils s'améliorent, de même l'affection et l'amour conjugaux devenaient de plus en plus solides. Mais quelque chose cependant changeait ! La corpulence des deux popes et des deux popesses.

Quand il y a vingt ans et plus, ils arrivèrent au village, en tant que prêtres frais émoulus ils étaient tous les deux aussi secs et décharnés que la caisse du séminaire, tandis que maintenant ils sont tous deux florissants comme les fonds publics. On ne peut dire qui est plus gros du pope ou de la popesse. Et l'une et l'autre popesse apparaît petite, large et solide comme cette statue sur la table de monsieur le secrétaire de mairie dans laquelle monsieur le secrétaire tient son tabac. C'est une statue de femme plus large que haute dont la moitié supérieure se soulève

et dans la partie inférieure de laquelle se trouve du tabac toujours humide.

Devenus popes, alors comme ils se sont engraisés ! Il s'en faut de peu que leur soutane ne craque sous les aisselles ; quant à la ceinture elle ne demeure en aucune façon sur le ventre, mais remonte sous la barbe et s'approche du cou. Si quelqu'un, parmi les notables, prend la liberté de taquiner sur ce point, par exemple, le pope Spira, il en résultera à peu près ceci :

– Mais pourquoi, monsieur le curé, votre ceinture ne demeure-t-elle pas à sa place ?

– Eh, eh ! Pourquoi ? Comment pourquoi ? lui répond le pope Spira. Et où doit-elle se tenir ? Sa place est bien là précisément où vous la voyez. Ce n'est pas mon ventre qui est médaillé pour qu'elle y demeure, par contre mon cœur pur est récompensé, et c'est pourquoi elle sautille afin de couvrir mon cœur et de l'honorer. Bah ! Les colliers sont faits pour pendre sur la poitrine, non ? Et à qui avez-vous vu des médailles pendre sur le ventre ?!

En effet, il était décoré, car le pope Spira avait une ceinture rouge, tandis que le pope Ćira en portait seulement une bleue, ordinaire quoi. C'était là une vraie pomme de discorde entre les popes, et bien plus encore entre les popesses. Car les hommes savent – comme il est déjà connu, le fait ne nécessite pas l'argumentation – et se modérer un peu et se conduire avec politique, mais les femmes, les femmes, mon Dieu, ne savent pas ! Combien de fois la femme du pope Ćira n'avait-elle dit quand on mentionnait devant elle la ceinture rouge du pope Spira : « Une ceinture rouge ! Bah ! Pour moi, quand je le vois il est rouge de la tête aux pieds et aussi celui qui m'en parle. A ce compte-là qui donc encore n'obtiendra pas la ceinture rouge ! »

Et à en croire la femme du pope Ćira, effectivement il l'avait obtenue de façon un peu étrange, sa ceinture. Elle disait que le pope Spira l'avait obtenue seulement parce que, une fois, dans une assemblée intime, il avait chanté devant Sa Révérence et Excellence Monseigneur l'Evêque en s'accompagnant de la *tambura*, des poèmes profanes, il avait chanté « Dojčin Petar

boit du vin » et « O, célèbre Catherine, louée dans le monde entier ».

Le pope Spira raclait fort joliment de la *tambura*, et il a encore aujourd'hui, après tant d'années, une voix magnifique.

« Eh, bien, voilà ce qu'il a chanté » dit la popesse Ćira. « Il n'a aucun autre mérite que celui d'avoir chanté devant son Excellence quelques poèmes, ceux, vous savez, que l'on appelle poèmes plaisants, et ils ont plu à Son Excellence, et il lui a envoyé la ceinture rouge quand il fut de retour à sa résidence. Au lieu de recevoir sur le bec, comme il l'avait déjà mérité plusieurs fois, non, il est décoré ! Ah ! C'est quelque chose et par Son Excellence encore ! » dit en colère la femme du pope Ćira en s'essuyant la commissure des lèvres.

Elle parlait souvent ainsi, pestait et ajoutait que si étonnant que cela soit, ce monsieur Spira avait toujours de la chance. Toujours il se tire du malheur, on ne sait comment. Et là, elle faisait allusion à l'évènement qui survint lorsque sa Grandeur l'Evêque fit la visite canonique de son diocèse, et qu'il ne trouva pas à l'heure le pope Spira dans l'exercice de ses fonctions.

Et cela se passa ainsi.

Un jour, à l'improviste, Monseigneur l'Evêque arriva au village, et c'était justement un dimanche. Il se rendit directement à l'église pour les matines, mais le pope n'était pas encore là, alors que l'office avait déjà sonné. Monseigneur l'Evêque se rendit à l'autel et commença à officier. Le sacristain Arcade, quand il descend du clocher, se pétrifie tout bonnement. Encore plus que lorsque Saint Nicolas lui était apparu en songe, et lui avait ordonné de dire à Janja Grk de faire trois fois la quête dans l'église et d'augmenter le salaire du sacristain. Arcade avait vu toutes sortes de miracles ; il avait parlé avec des défunts ; il connaissait quelques sorcières ici et dans les bourgs environnants, il avait servi d'intermédiaire entre les élus de Dieu et ceux qui n'avaient que des péchés à leur actif – mais c'était bien la première fois de sa vie qu'il voyait un tel prodige ! Tout de suite il se reprit et pria le vieux forgeron Oreste de tenir son

propre lutrin tandis qu'il sortait un instant. Oreste qui chantait exceptionnellement bien, enjolivait, et relevait les sourcils non seulement pendant le chant mais encore pendant la lecture, accepta volontiers, tandis qu'Arcade volait quasiment éperdu à la maison du pope Spira qui n'était pas loin, et s'écriait dès la porte de la cour.

– Vite, monsieur, un malheur, une catastrophe, une grande catastrophe...

– Sottise ! Quel malheur ? dit le pope Spira, en sortant vivement à sa rencontre. Comment ! Comment ! L'horloge de l'église s'est-elle effondrée et a-t-elle tué de malheureux enfants ?

– Non ! hurla Arcade tout haletant. Quelque chose de pire encore ! Son Excellence Monseigneur l'Evêque est arrivé. Voilà qu'il va tout seul à l'autel et commence à officier, à chanter tout seul les matines.

– L'Ev... l'Ev... l'Evêque ! Hélas ! Malheur de moi ! dit le pope Spira et il demeure bouche bée et pétrifié. Si l'imberbe Pater l'Innocent de Temišvar avait laissé pousser sa barbe et sa moustache et avait coiffé le chapeau de moine kamilavka de la règle de saint Basile, et était venu devant lui et l'avait prié de l'instruire et de l'introduire dans notre foi orthodoxe, le pope Spira ne se serait pas en effet étonné davantage qu'il ne le fit lorsqu'il entendit cela. Le tonnerre, le vrai, le véritable tonnerre dans un ciel serein.

– Vite, monsieur, vite ! le pressa Arcade et il se précipite vers la porte pour retourner à l'église, le pope Spira sur ses talons.

Tous les deux volèrent tout droit à l'église.

– Malheur de malheur, le glas a sonné pour moi, dit le pope Spira en courant derrière Arcade, il tenait à deux mains son ventre qui rendait sa course plus difficile.

– Ah ! Hélas ! Malheureux Spira, que faire maintenant ? Voilà ta barbe qui s'en va comme si tu n'en avais jamais eu ; voilà la barbe et la moustache qui s'en vont pour de bon !

– Dieu fera pour le mieux et espérons que tout se terminera bien ! lui dit Arcade pour le calmer.

– Eh ! Cela t'est facile ; tu ne dépends pas de lui, toi ! Mais, dis-moi donc, au nom du Ciel, que dois-je faire ? Hélas ! Que dois-je faire ? Tu es maintenant plus intelligent que moi !

– Je ne sais rien ! D'effroi, monsieur, je ne sais même plus mon nom, dit Arcade. Mais il me viendra bien quelque chose à l'esprit en cours de route, dit-il, et il courut devant le pope.

– Et qu'allons-nous faire maintenant, frère Arcade ? Aide-moi, au nom du ciel, dit le pope Spira, complètement essoufflé quand ils atteignirent l'enclos paroissial.

– Ah voilà, cela me revient, mais je ne sais pas si cela vaudra quelque chose, dit Arcade. Vous pourriez, monsieur, dire par exemple, que j'étais prétendument arrivé en retard, parce que j'étais malade, et ainsi, puisque je ne dépends pas de Son Excellence, je n'ai rien à faire avec lui, pas plus, sauf votre respect, que le vent avec une peau de mouton. Vous ne m'avez pas trouvé à l'église ; seul alors vous êtes monté au clocher et vous avez sonné les matines !

– Oh ! Dieu te garde ! soupira le pope avec soulagement. Très bien, c'est ainsi que nous dirons.

Et c'est ainsi qu'ils firent.

Le pope Spira se tira fort bien de ce mauvais pas, alors qu'il était pratiquement évanoui ! Sans plaisanterie, l'Evêque, ah quel homme austère !

L'Evêque l'écouta et le crut ; bien mieux il le félicita pour son calme et son zèle, tant dans le service de l'autel qu'au clocher. Il l'appela même « pilier de la foi ». Et partout, en quelque endroit que ce fût, après cette aventure il louait le bon pasteur de paroisse Spira ; la preuve visible et le signe de sa satisfaction et de sa bienveillance furent cette ceinture rouge, contre laquelle s'élevait si fort la femme du pope Ćira.

« A cause de la chanson, et à cause de rien d'autre ! » disait madame Ćira chaque fois qu'elle commençait à s'entretenir à ce sujet ; « rien de plus, ma bonne. Maintenant, si j'ai jamais méri-

té la ceinture rouge, c'est encore monsieur Spira qui l'aura ! » achevait en chuchotant madame Ćira.

Mais, quoi que la popesse pût dire ainsi, il ne faut pas cependant que personne en déduise, à Dieu ne plaise, qu'ils se haïssaient. Ils vivaient en très bonne intelligence comme, en fin de compte, il est convenable à des familles de popes, qui doivent servir d'exemple au reste du troupeau et aux paroissiens.

Ils vivaient, comme je l'ai dit, en très bonne intelligence. Quand le pope Spira ruait un porc et préparait le *disnotor*, ce que j'appellerai le repas funèbre du porc, il envoyait tout d'abord au pope Spira un morceau du porcelet égorgé, et de la couenne et du saindoux, et des saucisses, et du boudin, et aussi parfois une *svargla* mais la plus petite ; le pope Ćira faisait de même et l'envoyait au pope Spira. Les maîtresses de maison suivaient l'exemple de leurs époux. Quand on pétrissait quoi que ce soit chez l'une, on en envoyait aussi chez l'autre en faisant remarquer que la pâte n'avait pas levé autant qu'on l'aurait voulu et prière d'apprécier sincèrement et sans parti-pris le plaisir que l'on avait eu à goûter ce pain au miel, moka, strudel, kouglof et autres gâteaux semblables.

« Ah » disait toute contente et heureuse la femme du pope Ćira dressant un strudel salé sur une assiette afin de l'envoyer à la femme du pope Spira, « Je sais que madame Sida crèvera de colère quand elle verra combien mon levain est beau ! C'est pour cela que mon strudel aux amandes est si bien levé, qu'il est tendre comme un souffle ! Regarde-le seulement sauter comme des ressorts de canapé ! Une vraie beauté ! Mon Dieu, mon Dieu, je le porterais presque moi-même, simplement pour voir quel visage elle se fabriquera quand elle le verra ! Ah ! Son strudel de dimanche dernier était aplati comme une galette d'aveugle, comme s'il avait été cuit au clair de lune. C'est haut comme ça qu'elle sautera du sol, par envie, la grosse bête, rien que de le voir » dit la femme du pope Ćira en montrant la hauteur incroyable jusqu'à laquelle sauterait la femme du pope Spira mue par sa violente jalousie, et elle tendait l'assiette à sa fille pour qu'elle la porte à côté. Et aussitôt après le repas, elle se met

en route pour les surprendre à table, afin de voir en personne l'effet produit par son strudel aux amandes.

– J'ai justement quelque chose à vous demander, ma bonne madame Sida, quoique vous soyez fâchée contre moi, disait madame Persa, la plus belle moitié du pape Ćira à l'autre popesse. Je projette toujours de venir chez vous un bon après-midi pour que vous m'expliquiez bien comment vous faites vos fameux beignets. Vous les faites si étonnamment bien que vous en devenez célèbre dans tous les environs. Quant à moi, seul le diable sait pourquoi, les miens ne réussissent jamais. Quoi que je fasse, cela ne vaut rien ! Cela ne vaut rien, je le vois bien toute seule !

– Ah, mon Dieu, ce n'est que cela ! minaude madame Sida.

– Non, non, je vous le dis sans plaisanterie. Combien de fois ai-je pleuré tout mon saoul à cause de cela. Mon mari me le reproche toujours. Une fois même je me suis mise en colère et je lui ai dit, comme il se mettait à me reprocher que je ne sais pas les faire aussi bien que vous, je lui ai dit... Je veux vous le dire, chère madame Sida, même si vous devez le prendre tout de suite pour une injure.

« Et puis après », lui dis-je, « tu m'as épousée ! Si tu avais épousé madame Sida, puisque ton cœur en tient pour elle, tu aurais eu quelqu'un pour te faire des beignets... et puis elle est plus belle que moi, et plus grosse... »

– C'est peut-être des beignets... que vous voulez parler, corrige madame Sida, un peu contrariée par le rappel de son embonpoint.

– C'est cela, des beignets..., que le diable les emporte, Dieu me pardonne ! Je suis fâchée et je ne sais plus de quoi je parle. Je ne peux pas tout savoir ; puisque je n'ai pas un don de Dieu me permettant de faire des beignets. Cela, mon Dieu, et toute la sainte journée, m'importune ! Mon pauvre mari ! Ses yeux alors s'emplissent de larmes ; il ne sait qu'arranger sa ceinture et sa calotte et dire : « Mais, mais », dit-il, « que t'arrive-t-il, Persa ma tendre épouse, je n'ai jamais pensé cela, je t'aime plus que

tous les beignets du monde ! » Et alors moi je suis désolée de l'avoir tant attristé et je me maudis, et je maudis les beignets.

Alors, madame Sida est contente, par Dieu ; elle s'installe à son aise sur sa chaise, son ventre se trémousse de joie, et elle la console :

– Eh ! Madame Persa, c'est ainsi que tout va en ce monde. Chacun reçoit son don particulier de Dieu ; tout le bonheur n'est pas dans les beignets. Entendu, si vous avez un tel caprice et que vous tenez que je les prépare mieux que vous, alors bien volontiers venez quand il vous conviendra. Venez donc, tenez, un dimanche avant midi et amenez aussi Mélanie avec vous. Elle est déjà grande : une occasion se fera bientôt jour pour elle ; et il faut qu'elle sache, et je lui apprendrai. Mais, ma toute bonne, service pour service, je voudrais que cela vous coûte quelque chose...

– Je vous en prie, je vous en prie. J'écoute.

– Je ne vous montrerai cela que si vous m'apprenez comment se fait cette pâtisserie au miel qu'on appelle *sáće od zolje* (gaufre au miel), car en la matière vous êtes, je dois l'avouer, une véritable artiste. Et mon pope ne veut que cela, toujours cela, comme si, Dieu me pardonne, il était fils d'Allemands.

– Eh ! ma toute bonne, reprend fièrement madame Persa, ce n'est pas donné à tout le monde ! Il fallait avoir un bon professeur, et je l'ai justement eu ! Ma défunte mère, Dieu ait son âme, il n'y avait aucune pâte ni gâteau au miel qu'elle ne sût préparer. Quand elle faisait ce *sáće od zolje*, elle ne pouvait, comme on dit, servir que le tsar ! Monsieur Jerotej Draganović, quand il a écrit son Kochbuch (livre de cuisine), a tenu à le lui dédier à elle, je vous jure.

– Je vous crois, ma chère.

– Ainsi, comme ma mère me l'a enseigné, de même je l'enseigne maintenant à ma Mélanie.

– Ma chère ! Il en est de même pour ma Juca ! C'est de vous qu'elle sait toutes ces choses. Mais je vous le dis, ma chère, qu'elle voit une seule fois comment une chose se fait et aussitôt !

Cher trésor, elle court à la maison et elle s’y exerce. Elle a un livre plein de choses écrites. Une belle couverture sur laquelle on lit *Poésie*, que monsieur Chandor, le juriste de Kikinda lui a offert en souvenir. Il n’y a rien d’imprimé, toutes les feuilles en sont blanches. Et elle y a, ma chère petite, recopié les recettes de toutes les sauces, les cuspaja et les melspajz. Elle ne fait que tirer des traits et copier, la chère enfant ! Elle écrit comme un vrai commis aux écritures ; c’est tout son père ! Celui qui l’épousera, ma chère, saura pour le moins qu’il a une bonne maîtresse de maison.

– Cher trésor, je la connais. Et croyez-le bien, ma chère, jamais je ne la sépare de ma Mélanie et je lui dis toujours de la prendre pour seule compagne et de suivre son exemple.

Et voilà, c’est ainsi que se parlent les deux popesses.

DEUXIÈME CHAPITRE

Dans lequel enfin le récit lui-même commence quelque peu, quoique l’on puisse considérer qu’il est la suite du chapitre premier.

Les popesses vivaient ainsi, de même que les popes en bonne intelligence entre eux. Peu de soirs passaient sans que le pope Spira n’allât chez le pope Ćira ou vice-versa. En fait il leur semblait aux uns et aux autres qu’ils avaient perdu toute leur journée s’ils ne se voyaient pas au moins le soir et ne se rendaient visite. Il en était ainsi été comme hiver.

Justement ce vendredi-là, alors que commence vraiment notre conte, tandis que la nuit était tombée et que l’on achevait de dîner, le pope Spira se leva et tira le grand châle d’hiver de la popesse, dont toute la maison usait habituellement et dont ces derniers temps on commençait à couvrir la pâte à strudels salés et à beignets, et il se mit en route vers la maison du pope Ćira de l’autre côté de la route, un peu plus avant dans la rue, suivi de la popesse et de sa fille Juca.

– Allous, dit-il, rendre une petite visite ; il est encore tôt pour se coucher !

– Oh, oh, oh ! s'écria-t-on de la maison du pope Ćira quand ils entrèrent dans la salle. Quel bonheur, quel bonheur, dit le pope Ćira, et il se leva de table, nettoya sa barbe des bribes de nourriture et alla à leur rencontre.

– Ah, heureusement que vous vous êtes décidés à venir nous voir, quant à nous, mon Dieu, nous sommes presque assoupis.

– L'impudente, pensa en elle-même madame Persa, il faut qu'elle fourre son nez partout ! Elle n'est venue que pour voir ce que nous avons à diner. Justement elle est bien tombée !

Après s'être tourmentée ainsi, madame Persa se mit à rire et dit :

– Eh ! Eh ! Voilà ceux que j'espérais, et à point !

– Nous vous avons attendus, attendus, dit le pope Spira. Ne deviez-vous pas aller là-bas, chez nous ? Et comme vous n'étiez pas chez nous, eh bien ! Nous voilà chez vous.

– Ah ça ! Que dites-vous là, monsieur Spira ! Justement à l'instant je bavardais avec mon pope et je lui disais précisément : Ah, mon Dieu ; ah, comme il manque quelque chose à notre bonheur ! Ne viendront-ils pas nous faire une petite visite ? La maison m'est comme indifférente et déserte quand ils ne sont pas là ! Mais asseyez-vous donc ! Je vous en prie, mettez-vous à l'aise, faites comme chez vous. Juca, ma chérie, assieds-toi là près de Mélanie ; je sais que vous avez de quoi bavarder.

Ils s'installèrent tous.

Les popes sirotent un peu et jouent à un ancien jeu, le *vierzig*, tandis que les popesses prennent du fil à tricoter et tricotent ou raccommodent des chaussettes bleues dont les jambes après avoir été renforcées font les blagues à tabac bien commodes et bien connues, qui, même en Serbie, sont portées par les scieurs de long. Et les jeunes filles, mademoiselle Juca et mademoiselle Mélanie, ne font que se bécoter et rire l'une de l'autre. Ce qu'elles se racontent, Dieu seul le sait, elles chuchot-

tent et étouffent de rire appuyées l'une contre l'autre, et elles se trémoussent et rient tellement que leurs mères leur remontent que ce n'est pas beau ! Tandis que le bavardage va bon train entre les jeunes filles, le commérage entre les mamans et le sirotage entre les papas, – minuit arrive en un clin d'œil. A peine entend-on un bruissement, une toux, des râles, et ensuite comme un jaillissement. C'est la pendule murale qui sonne. Tous comptent, et le pope Spira à haute voix : « dix-sept ».

– Ah ! Bon ! s'étonne le pope Spira, combien cela a-t-il sonné ?

– Dix-sept, mais cela fait plus précisément douze. Vous devez toujours retrancher cinq aux coups entendus, dit le pope Ćira, et ainsi vous avez tout juste l'heure exacte.

– Mais avant vous retranchiez quatre ?

– Hé ! avant comme ça, depuis comme çà. Maintenant elle marche ainsi ; allez savoir, dit le pope Ćira.

– Et pourquoi ne la donnez-vous pas à réparer ? dit le pope Spira. Il me semble que ce soit une bonne horloge... qui pourrait encore servir.

– Elle peut bien aller au diable, dit madame Persa en bâillant et en cachant sa bouche. Nous n'avons pas encore essayé et nous ne l'avons envoyée nulle part, rien.

– Ah ! Je ne la réparerai pas, dit le pope Ćira.

– Il ne faut pas la réparer, elle va son train : *Hélène poursuit ce qu'elle a commencé*, elle va à sa guise, dit madame Persa. Il me vient parfois l'envie de l'empoigner et de la jeter dans la rue !

Cependant cette pendule murale était vraiment étonnante. Une véritable antiquité, comme on dit chez nous. Elle était un peu plus petite que l'icône de saint Georges, patron du pope Ćira, avec les roses de rigueur entre les chiffres, tracés en caractères arabes sur un cadran depuis longtemps jauni. Et puisqu'il y avait assez beau temps déjà que le silence et le repos étaient tombés sur la compagnie pour que son tic-tac ne s'entendît plus, – je pense qu'il ne sera pas superflu ce soir, de la décrire et de la

faire connaître aux lecteurs comme une personne pour ainsi dire vivante au moins ce soir-là. La pendule est très ancienne. Madame Persa se rappelle, alors qu'elle était encore enfant, quand on l'apporta ; de cette époque-là à ce jour, ils ne s'en séparèrent plus. Elle l'avait apportée dans sa nouvelle demeure à son pope avec le reste de sa dot. Alors, elle était encore bonne et marchait avec exactitude, mais aujourd'hui Dieu lui-même ne la reconnaîtrait plus.

Maintenant elle est devenue vieille, méchante et a perdu la tête ; ou bien elle est exténuée et à bout de souffle, et se tait comme une belle-mère acariâtre ; ou bien elle déblatère et sonne à tort et à travers. Il lui arrive ainsi de se renfrogner sans que l'on sache ni pourquoi ni comment, et de ne pas sonner pendant plusieurs jours ; elle se tait comme si elle était brouillée avec tout le monde dans la maison. Et puis de nouveau, un beau jour, elle vous assaille de sa sonnerie, mais elle ne sait pas s'arrêter ; elle ne cesse de frapper comme le maréchal dans sa forge, elle frappe à toute volée, comme si tout le village brûlait.

– Qui te prend, la vieille ? lui dit le pope Ćira. Tu commences à devenir quelque peu bavarde ce soir, non ? Elle a peut-être le sommeil troublé, et elle sonne ! Je ne sais pas combien de temps elle sera de si bonne composition.

– Combien de temps ? Tant qu'il ne lui viendra pas de nouvelles lubies ! On ne peut guère savoir si elle sera assez raisonnable, dit la popesse. Une petite peine et on ne veut plus, il n'y a pas de remède à cela !

En effet ! Qui ne l'avait réparée et révisée ! Mais, rien à faire ! Et Lala, le garde-vigne, l'avait réparée, qui avait appris cela quand il était soldat en Italie, et aussi Nova, le forgeron, qui connaissait également cet art, car il avait la main agile, et un vagabond qu'on avait emprisonné parce qu'il avait volé alors qu'il était dans une situation de misère ; le pope Ćira l'avait sauvé de la bastonnade ; aussi, par reconnaissance, il lui avait réparé sa pendule ; des paysans l'avaient même portée plusieurs fois jusqu'à Temišvar, quand ils allaient au marché au blé ; de plus, à la maison tout le monde l'avait dorlotée – tout cela en pure

perte ! Et voilà ! Maintenant on lui a suspendu un grand nombre de choses diverses pour qu'elle marche aussi bien que d'autres pendules plus heureuses. Tous ces pesos à côté les uns des autres... C'est fou ce qu'il y avait là ! Une lame de vieux ciseaux dont on se servait autrefois pour couper les ailes des oies, afin qu'elles ne volent pas dans le voisinage, deux énormes gros clous, le pilou d'un petit mortier, un morceau de fer à cheval et la moitié d'un fer à repasser. Alors sans que l'on ait rien lubrifié, elle repart toute seule. Quand lui en vient la lubie, elle se tait ; comme si sa devise était : « tout ou rien », et elle ne l'ouvrira plus, la bouche, même si à côté de tous ces poids on suspendait encore madame Persa qui était, elle le répétait elle-même tant de fois, au désespoir :

« Il me prend l'envie de me pendre moi-même à côté du fer à repasser, afin de lui remettre le cœur en place, et pour voir si elle voudra enfin aboyer, cette vaurienne friponne. »

Et quand elle retrouvait sa bonne humeur, alors elle se mettait à étouffer comme si elle voulait tousser. Si bien que parfois la nuit elle trompait le pope Ćira dans son sommeil.

« Encore une fois, maman, vous n'avez pas pris d'infusion de son, et maintenant vous allez tousser toute la nuit ! disait souvent, inquiet, le fils Ćira à sa mère, mais la maman dormait paisiblement, et c'était le pope Ćira qui avait entendu l'horloge qui s'appêtait à sonner. Quand elle sonnait, elle faisait un tel vacarme que toutes les bêtes de la cour s'enfuyaient ici et là.

« Et voilà, elle se met de nouveau à braire, la vieille mule ! », disait le pope en colère.

C'est ainsi que ce soir-là elle marchait. Après ces dix-sept coups, elle frappa de nouveau dix-sept coups après le quart et puis se tût. Et alors on entendit seulement le balancier, comme lorsque le menuisier rabote quelque chose.

Tout le monde se mit à rire et ensuite le silence retomba de nouveau.

– Mon Dieu, déjà minuit. C'est fou ce que le temps passe ! dit le pope Spira. Allons, levez-vous ; nous partons. – Oh ! Vraiment ! Déjà ! dit madame Persa pour les retenir.

– Eh ! Mais vous voyez bien que votre horloge nous a avertis. Dix-sept heures, s'il n'est pas tard, il ne le sera jamais.

– Eh bien ! Envoyez-la au diable ! dit madame Persa.

– Eh non, je dois partir, ma chère, lui dit madame Sida.

– Demain nous devons nous lever de bonne heure pour laver et étendre le linge ; il s'est tellement amoncelé qu'on ne sait plus où donner de la tête... et j'ai dû m'interrompre aujourd'hui vendredi.

– Mais vous n'étiez pas obligée de venir ! lui jeta madame Persa.

– Je sais, ma chère, se défendit madame Sida. Mais quand quelqu'un vient chez vous, et qu'ensuite vous ne savez pas le laisser prendre congé, vous finissez pratiquement par l'emprisonner ! Allons, les enfants, assez bavarder, laissez-en pour demain, dit-elle, interrompant le bavardage des jeunes filles, et cela au moment même où elles chuchotaient à propos de Šaca, le commis-coiffeur, combien sa façon de regarder et de coiffer était friponne : « Et toute la rue est remplie de l'odeur de son cigare de luxe et embaume le savon quand il approche », dit mademoiselle Mélanie.

– Adieu, adieu ! se dirent-elles l'une à l'autre. Bonne nuit ! Dors bien !

– Mais, il se peut que nous ayons une petite pluie, voyez-vous ce qu'on nous prépare, dans la Bačka des nuages noircissent ! dit le pope Spira.

– A point pour le maïs, comme sur commande, dit madame Persa bâillant et levant la bougie. Attention monsieur Spira, de ne pas vous prendre les pieds dans le râteau. La foudre brûle cette grosse paresseuse ! Elle l'a encore laissé là ! A peine a-t-on le dos tourné, qu'ils retournent une maison sens dessus-dessous, ces domestiques.

– Eh bien ! Bonne nuit ! dirent les jeunes filles et elles s’embrassèrent comme si elles n’allaient pas se revoir le lendemain.

– Mélanie, dors bien, lui dit Juca. Surtout ne vas pas rêver à ces choses terribles, tu sais... Ce dont nous avons parlé...

– Allons, allons ! Il suffit pour cette fois ; de vraies crécelles, dit le pope Spira. Alors bonne nuit !

– Tiens, puisque les enfants parlent de leurs rêves, j’y pense, dit madame Sida, j’ai rêvé de vous cette nuit ; encore maintenant je ne peux me remettre de l’étonnement dans lequel m’a plongée ce rêve. Allons si mon pope l’avait rêvé, cela ne m’étonnerait pas !

– Et de quoi avez-vous rêvé ? lui demanda madame Persa et elle sortit presque sur la rue.

– Non, laissez, je sais que vous allez rire de moi. O femme si honorable. Imaginez seulement ! La nuit entière j’ai rêvé que je jouais aux boules et tout cela avec des domestiques et des servantes. D’où ai-je pris que je jouais aux boules, ma chère ?

– Aux boules ? s’étonne madame Persa et elle se mit à rire et éteignit la bougie.

– Au matin, j’ai regardé dans la *Clé des Songes*. Madame Sida mettait toujours, en cachette du pope, la *Clé des Songes* sous l’oreiller, et dans celle-ci pour « jouer aux boules » et pour « domestiques » et « servantes », il y a la même chose, elle dit : « signifie que quelqu’un te rendra visite de loin et que tu auras des hôtes ».

– Tout, voyez, revient à la même chose. Et maintenant je me demande tout le temps qui, mon Dieu, nous arrivera là, et qui sera notre hôte maintenant en ce temps où il y a le plus de travail !?

– Oh, oh ! rit madame Persa. Cela m’a donné envie de rire. Je vous représente vraiment et je vois comment, vous, si grosse, vous lancez les boules ! Oh ! Sacrée bonne femme !

– Les rêves ! Bêtises que tout cela ! C'est Gliša Sermijaš qui viendra te voir demain pour fouiner un peu dans ta cave. Le voilà ton hôte ! lui dit le pope Spira.

– Allez, bonne nuit !

– Bonne nuit.

Première édition en serbe : 1898.